

(p. 281–306), qui met en lumière le lexique hybride des chansons morales et la façon dont Guittone réussit à constituer un rapport inter-dialogique entre le plan éthique, le plan politique et le plan religieux.

La troisième part. du vol. est dédiée à la réception et à l'influence du poète au cours du XIV^e siècle – sujet peu développé jusqu'à maintenant à cause de la tendance à n'étudier Guittone que dans le contexte des poètes du Duecento. Ainsi, S. Finazzi nous fait connaître un fidèle épigone du poète (p. 309–325), un certain Gregorio d'Arezzo, qui témoigne de l'influence continue de Guittone dans sa ville natale durant le Trecento. Le jugement sévère de Dante n'a pas été aussi définitif qu'on a tendance à le croire : M.S. Lannutti démontre que, pour Pétrarque, Guittone reste le modèle principal du sirventès et l'influence majeure sur ses chansons politiques telles qu'*Italia mia* et *Mai non vo' più cantar com'io soleva*, qui fait appel à un langage particulièrement guittotonien (p. 327–356). F. Zinelli attire enfin l'attention sur un autre imitateur de Guittone (p. 357–408), Bindo Bonichi de Sienne, qui s'insère dans la même tradition discursive, faisant preuve d'une virtuosité formelle toute guittotonienne et créant un discours éthique qui, comme celui de son prédécesseur, cherche à unir des éléments de la poésie morale des troubadours à un discours philosophique. En se servant d'un *ordo artificialis* qui rapproche le *volgare* du latin, Bonichi éloigne la poésie de sa fonction amoureuse pour en faire, comme avait fait Guittone avant lui, un discours civil.

Étant donné la qualité de ce nouveau vol., il faut espérer qu'il sera suivi par d'autres études dédiées à Guittone d'Arezzo, aussi bien en Italie qu'ailleurs. La variété des contributions, qui convoquent également la philologie, l'histoire et l'interprétation littéraire, fournit les bases nécessaires pour redécouvrir ce poète qui a joué un rôle fondamental dans la littérature du Moyen Âge.

Max MATUKHIN

Miracolo ! Emozione, spettacolo e potere nella storia dei secoli XIII–XVII, éd.

Laura ANDREANI, Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Florence, SISMEL–Edizioni del Galluzzo, 2019. 1 vol., XIV–362 p. (*mediEVI*, 21). ISBN : 978-88-8450-927-7. Prix : € 58,00.

Corps guéris, corps ressuscités, corps incorruptibles, corps olfactifs, corps stigmatisés, corps en extase, corps miraculés : le présent vol. étudie le phénomène du miracle et autres manifestations surnaturelles – *contra naturam* ou *praeter naturam* – dans ses réceptions médiévales du XIII^e siècle jusqu'à l'époque moderne du XVII^e siècle. Les dix-sept contributions de cet ouvrage sont issues du Troisième Congrès international de théologie politique, organisé par l'Opera del Duomo d'Orvieto en collaboration avec SISMEL, congrès tenu en novembre 2018. L. Andreani

et A. Paravicini Bagliani ont déjà fait paraître deux précédents vol. (*Il « Corpus Domini » et Cristo e il potere*) dont les deux sous-titres insistent sur la visée épistémologique des études : *Teologia, antropologia e politica*. Ici, les analyses autour du miracle nouent en un écheveau complexe les thématiques du corps, des sociétés et des pouvoirs en présence, qu'ils soient politiques ou religieux, à la suite et dans l'esprit des travaux fondateurs issus des années 1980 tels que ceux de B. Ward, *Miracles and the Medieval Mind* (1982), J. Le Goff, *Le merveilleux dans l'Occident médiéval* (1985), P. Sigal, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (x^e-xii^e siècle)* (1985) ou encore les actes du congrès de la SHMESP *Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge* (1995), sans compter que l'œuvre de C.W. Bynum surplombe implicitement toute production sur le sujet.

Parce qu'il transforme les corps, le miracle opère sur les sociétés une force de fascination évidemment grande. Il y a d'abord les foules en émoi (P. Nagy), dont l'émotion est provoquée par la rupture des lois naturelles c'est-à-dire le passage du naturel au surnaturel, une émotion qui néanmoins transforme la *turba* en *communitas*. Le phénomène miraculeux, lorsqu'il se donne publiquement à voir, devient ainsi événement, spectacle voire légitimation des pouvoirs en place. C'est l'exemple des premiers Visconti de Milan (G. Cariboni) confortés par l'invention des reliques de Monza en 1300, l'intervention de saint Ambroise pour la libération de leur cité à la bataille de Parabiago (1339) ou encore par les prodiges visant à dénigrer leurs ennemis (le gisant d'Ottone sculpté dans le marbre rouge devient tout noir, signe de son hétérodoxie et de l'illégitimité de son pouvoir). D'où l'importance de la prédication sur le thème, notamment chez les mendiants dominicains (G.P. Maggioni). Ce sont surtout les médecins qui interviennent pour authentifier le phénomène miraculeux : l'enjeu est bien la vérification et le discernement (*discrimen veri et falsi*) tant il est vrai que dans le champ du surnaturel, l'illusion risque de primer et le diable prompt à tromper les sens. C'est que l'heure est à la « nascita del sospetto » (A. Vauchez), l'éveil du soupçon. En la matière, en effet, rien de certain. Il n'y a d'ailleurs aucune théologie sur le miracle, seulement des pratiques appuyées sur l'énoncé fondateur de saint Augustin : le miracle est *arduum et insolitum*. Les réticences, viennent surtout de l'intérieur de l'Église : souvenons-nous de la méfiance de Gerson face aux phénomènes mystiques féminins ; Jean Nider dans son *Formicarius* fait tout autant montre de scepticisme (G. Klaniczay). Face au doute, l'expertise des médecins est donc nécessaire. Ils sont requis pour déterminer la vraie morte de l'apoplexie, cette maladie qui fait croire à la mort (D. Jacquart). Ils recourent au toucher (palpation et constat tactile) pour établir la présence des stigmates (F. Santi). Leur expertise est centrale dans les dossiers de canonisation. En mesurant la mutation physique

du corps, les médecins valident le passage du corps au corps saint et la présence de miracles désormais critère de sainteté à partir d’Innocent III et de la bulle de canonisation de saint Homebon en 1199 (A. Vauchez). Le XIII^e siècle invente aussi de nouveaux miracles, notamment la stigmatisation dont saint François est le premier témoin d’abord secret mais qui, par la suite, fait de nombreux émules comme Catherine de Sienne, désormais publiquement stigmatisée (G. Klaniczay).

Penser le miracle, c’est donc se situer au sein d’une nébuleuse difficilement saisissable entre le miraculeux, le merveilleux, l’admirable (*mirabile*) et le prodigieux, entre l’authentique et l’illusoire, entre la croyance et le scepticisme, le mystique et le médical, le somato-psychologique et le surnaturel voire préternaturel. L’ouvrage retrace l’histoire des guérisons corporelles aux époques anciennes, entre soins médicaux et invocations miraculeuses, une histoire dont l’historien n’a pas fini de démêler l’écheveau et de pointer les paradoxes d’une société prise entre croyances spirituelles et exigences de rationalité. Le vol. aura réussi à montrer que loin d’être antinomiques, l’anthropologie religieuse des sociétés anciennes travaille à articuler sans relâche les polarités opposées que notre modernité a renoncé à concilier.

Bénédicte SÈRE

Anglo-Norman Chiromancies, éd. Tony HUNT, Stefano RAPISARDA, Paris, Classiques Garnier, 2020 ; 1 vol., 102 p. (*Textes Littéraires du Moyen Âge*, 57 ; Sér. *Divinatoria*, 7). ISBN : 978-2-406-09723-5. Prix : € 22,00.

À la suite des travaux entrepris par C. Burnett¹, les éd. de textes du présent volume viennent compléter celle des traités publiés dans le *Manuali medievali di chiromanzia*². Une synthèse bienvenue montre l’émergence de la chiromancie en Occident au XII^e siècle comme une nouvelle technique divinatoire, simultanément chez les Plantagenêt et en Espagne : si la chiromancie était pratiquée auparavant aussi bien par les Hébreux que par les Arabes, son « invention » en Occident sous une forme écrite se fonde sur deux passages latins attribués à Aristote. En association avec la scapulomancie, qui ne connaîtra pas la même fortune, la chiromancie est considérée par les clercs du Moyen Âge comme une science « de second rang », bien inférieure à l’astronomie/astrologie. Comme elle relève de la *scientia iudicandi*, elle ne subit pas toutes les condamnations qui portent sur la *scientia prognosticandi*.

Attestés en latin, les manuels de divination (astrologie, chiromancie, géomancie, sorts...) sont rares sous des formes vernaculaires avant le

1. Chiromancy : Supplement, *Magic and Divination in the Middle Ages. Texts and Techniques in the Islamic and Christian World*, Londres, 1996, p. 10–17.

2. Éd. S. RAPISARDA, R.M. PICCIONE, Rome, 2005.